

Les Immigrés Guinéens à Dakar : d'une Apparente Intégration Segmentée à une Logique de Différemment Spatio-temporel de la Réussite Sociale

Mame Amade NGOM

Université Numérique Cheikh Hamidou Kane (UN-CHK)

mameamade.ngom@unchk.edu.sn

Moustapha NDIAYE

Université Numérique Cheikh Hamidou Kane (UN-CHK)

moustapha1.ndiaye@unchk.edu.sn

Mouhamadou Mansour DIA

Université Numérique Cheikh Hamidou Kane (UN-CHK)

mansour.dia@unchk.edu.sn

Résumé

Cet article examine les logiques migratoires et d'intégration des immigrants guinéens à Dakar à partir d'une enquête qualitative menée auprès de 90 migrants de la première génération. Les résultats montrent que la migration, loin d'être un choix strictement individuel, s'appuie sur des réseaux familiaux et communautaires qui facilitent le départ, l'accueil et l'insertion professionnelle. La communauté guinéenne, qui est notre cible, constitue ainsi une passerelle déterminante vers l'emploi, notamment par l'entrepreneuriat ethnique. Sur le plan culturel, l'intégration apparaît « segmentée » : les migrants adoptent rapidement les langues et pratiques culinaires sénégalaises, mais demeurent largement endogames. Parallèlement, les immigrants maintiennent de fortes pratiques transnationales, matérialisées par les transferts financiers, les investissements immobiliers et commerciaux, ainsi que les initiatives collectives en faveur de leurs localités d'origine. Cette double présence contredit la théorie de la « double absence » et révèle une logique de réussite différée : Dakar est perçue comme un espace d'accumulation, tandis que la Guinée reste le lieu de réalisation ultime. L'étude souligne

ainsi la nécessité de dépasser les modèles classiques d'assimilation pour penser l'intégration dans une perspective transnationale où la réussite migratoire se mesure aussi par la capacité de transformer l'expérience de mobilité en levier de développement pour le pays d'origine.

Mots clés : *immigré, migration, intégration, transnationalisme, communauté, réseaux, Guinée, Dakar, Sénégal*

Abstract

This article explores the migration and integration dynamics of Guinean immigrants in Dakar, based on a qualitative survey of 90 first-generation migrants. Findings show that migration is not merely an individual decision but relies heavily on family and community networks that facilitate departure, reception, and professional insertion. The Guinean community, which is our target, serves as a key gateway to employment, particularly through ethnic entrepreneurship. Culturally, integration appears "segmented": while migrants rapidly adopt Senegalese languages and culinary practices, they largely remain endogamous. At the same time, Guinean immigrants sustain strong transnational practices, including remittances, investments in real estate and trade, and collective initiatives benefiting their home communities. This dual presence challenges Sayad's "double absence" theory and instead reveals a logic of deferred success: Dakar is perceived as a space for resource accumulation, while Guinea remains the ultimate place of social achievement. The study thus highlights the need to move beyond classical assimilation models and to conceptualize integration from a transnational perspective, where migration success is also measured by the capacity to convert mobility into a driver of development for the country of origin.

Keys words: *immigrant, migration, integration, transnationalism, community, networks, Guinea, Dakar, Senegal*

Introduction

Dans son rapport de 2019, l'Organisation mondiale pour les migrations (OIM) estime les migrations en Afrique de

l'Ouest à 8,4 millions de migrants. La même source renseigne que seul moins de 10 % de ces migrants choisissent l'Europe comme destination. Par ailleurs, 84 % des migrants ouest-africains se dirigent vers un autre pays de la sous-région (Alice Guebs et Claire Zutterling, 2021, p. 1). Au regard des statistiques existantes, il apparaît nettement que l'essentiel des migrations en Afrique sont intra africaines. Les États enclavés du Sahel représentent d'importantes terres d'émigration ; la majorité de leurs ressortissants se dirige vers les pays du littoral. Ces mouvements de populations intra régionaux sont facilités par les politiques de libre circulation des personnes de la CEDEAO. Toutefois, le contexte migratoire actuel est marqué par une insuffisance criarde de statistiques fiables sur les flux migratoires entre pays africains. Pays à la fois de départ, de transit et de destination, (OIM, 2018, p. 8), le Sénégal accueille un nombre important de migrants majoritairement originaires de la sous-région. Ainsi, les étrangers vivant au Sénégal sont pour l'essentiel des ressortissants des pays de l'Afrique de l'Ouest. Les migrations font partie intégrante de l'histoire de l'Afrique de l'Ouest et remontent à l'époque précoloniale. Pour le cas du Sénégal, durant la période coloniale, la France avait introduit la culture de l'arachide dans le but de répondre aux besoins de son industrialisation (production de savon, de lubrifiant, d'huile de table...). L'intérêt de la France pour la culture de l'arachide a favorisé l'arrivée au Sénégal de nombreux migrants venus du Mali, de la Guinée-Bissau, de la Guinée, de la Gambie et du Burkina Faso¹. À ce propos,

¹ Leurs principales destinations étaient la Casamance, le Fouladou et le bassin arachidier

Alfred Inis Ndiaye affirme

Pendant toute la période coloniale, des travailleurs sont venus en qualité de saisonniers des pays voisins le Mali, la Gambie, la Guinée et même de pays plus éloignés comme le Burkina Faso pour la culture de l'arachide. En 1963, année de haute conjoncture, il y avait 75900 navétanes, 64119 étrangers dans la colonie du Sénégal. Les plus nombreux étaient des Bambaras ou Malinkés, venus du Soudan Occidental et de la Haute Gambie (quelque 35000) et le second contingent était fourni par les pèl du Fouta Djallon (environ 20000) (Ndiaye, 2008, p. 412).

Par conséquent, le Sénégal a toujours été un terrain de prédilection pour les migrants africains, en particulier, les ressortissants de la Guinée. Cette migration s'est accentuée après les indépendances sous d'autres formes avec diverses causes. La présence massive de Guinéens au Sénégal est également liée à des raisons d'ordre politique. En effet, à la veille et au début des indépendances, la stabilité politique de bon nombre de pays africains était menacée à cause des guerres de positionnement qui ont occasionné des coups d'État et des guerres civiles. Confrontés à l'instabilité politique qui est souvent émaillée de violences, beaucoup de Guinéens ont quitté leur pays pour s'installer au Sénégal. Ces derniers sont en majorité des Peulhs. Le régime d'Ahmet Sékou Touré était également caractérisé par une tentative de briser l'hégémonie de l'ethnie peulh. Aux Peulhs, on

reprochait d'avoir été les grands bénéficiaires de la politique coloniale, notamment au niveau éducationnel et administratif. En écartant les Peulhs de la gestion du pays, le président, qui était malinké, avait alors fini par « ethniciser » son pouvoir. De la sorte, plusieurs guinéens sont venus s'installer au Sénégal. Cette situation avait fini par installer le chaos en Guinée. À ce propos, Mahmoud Bah écrit :

Les vexations, humiliations, arrestations et liquidations s'amplifient d'année en année. S'y ajoute la pénurie des biens de première nécessité et ses conséquences : famines, maladies, qui font des milliers de victimes. (...) De 1962 à 1984, la Guinée perdra ainsi deux millions de ses ressources humaines. Les pays voisins (Sénégal, Côte d'Ivoire, Sierra Leone, Libéria, Mali (...)) vont accueillir des centaines de milliers de Guinéens qui ne pouvaient plus vivre en Guinée (Bah, 1990, p. 67).

Si, dans la deuxième moitié du XXe siècle, ces populations peulhs fuyaient leur pays en raison des persécutions, de nos jours les migrations des guinéens vers le Sénégal sont de toute autre nature et de formes plus complexes. Les résultats du dernier RGPH montrent que « *Les citoyens des pays d'Afrique de l'Ouest, notamment les ressortissants des pays voisins du Sénégal comme les Guinéens (40,3%), les Maliens (14,9%), les Bissau-guinéens (4,4%), les Gambiens (3,0%), et les Mauritaniens (2,1%), sont plus nombreux* » (RGPH-5, 2023, p. VII). À Dakar, les immigrés guinéens sont présents un peu partout et s'adonnent à une grande variété

d'activités économiques : restauration, boucherie, menuiserie, blanchisserie, vente de fruits, de légumes, commerce de détail, etc. Ces ressortissants guinéens qui se comptent par des centaines de milliers au Sénégal se sont constitués en une importante communauté. Ainsi, le Sénégal reste toujours la destination privilégiée des Guinéens. Cette situation suscite notre interrogation sur les raisons de cette forte présence de Guinéens au Sénégal en général et à Dakar en particulier ainsi que leur intégration.

La migration s'apparente à un acte individuel, volontaire et rationnel². Faire fortune, se former, fuir la misère et la pauvreté, découvrir le monde, etc. constituent autant de mobiles qui peuvent pousser les Guinéens à s'installer à Dakar. Toutefois, cette perspective micro-individuelle qui met en avant la rationalité du migrant, a été remise en question par les approches contemporaines en sociologie des migrations notamment la théorie des réseaux. Cette dernière met au cœur de l'analyse des causes migratoires le concept de capital social³ en ce sens que l'existence de réseaux facilite la migration (De Jong, 2000).

On se penche ainsi ni plus ni moins sur un phénomène migratoire et d'intégration ; ce qui revient donc à considérer les Guinéens avant tout comme des immigrés, sans pour

² Ce caractère individuel de la migration a pendant longtemps fait l'objet des théories classiques de la migration. À ce propos, Ravenstein estime que le principal facteur explicatif de la migration reste les motivations économiques des acteurs (Ravenstein, 1889 : 286).

³ La notion de capital social telle que définie par les théoriciens de l'assimilation segmentée se rapproche de la conception de Pierre Bourdieu. En effet, chez Bourdieu, le concept de capital social renvoie à l'ensemble des relations sociales d'une personne, son réseau relationnel et social. Ce capital implique un travail continu de développement et d'entretien de ces relations (un travail de sociabilité).

autant oublier que les immigrés sont aussi des émigrés⁴ (Sayad, 1999, p.56.). En effet, il convient de rappeler que la sociologie des migrations a d'abord été celle de l'immigration puisqu'elle s'intéressait uniquement à la vie de l'immigré dans le pays d'accueil. À titre d'exemple, nous pouvons citer les sociologues de l'École de Chicago. Dans leurs théories, ces derniers stipulaient que l'assimilation était non seulement souhaitable mais irréversible. Par la suite, elle commence à s'intéresser à deux problématiques que sont la phase de la migration, mais surtout celle de l'installation. Les causes des flux migratoires, leurs modalités, leurs logiques ainsi que les conséquences sur les sociétés d'origine, de transit et d'arrivée constituent les objets d'études de la première problématique. Les principaux objets de la seconde problématique portent sur l'intégration des immigrés, leur acculturation ainsi que leurs trajectoires sociale, politique, économique dans la société d'accueil.

De la sorte, notre travail s'inscrit dans le modèle théorique de la segmentation qui s'oppose de fait à la vision unilinéaire des sociologues de l'École de Chicago sur l'intégration et à la théorie de la double absence. Du point de vue sociologique, le grand intérêt des théories de l'assimilation segmentée réside dans le fait qu'elles permettent d'étudier le processus d'intégration en inscrivant l'immigré dans son groupe d'appartenance et en mettant ainsi en évidence l'encastrement social des actions

⁴ Selon Sayad, toute étude des phénomènes migratoires qui néglige les conditions d'origine des émigrés se condamne à ne donner du phénomène migratoire qu'une vue à la fois partielle et ethnocentrique : d'une part, comme si son existence commençait au moment où il arrive en France, c'est l'immigrant - et lui seul - et non l'émigré qui est pris en considération ; d'autre part, la problématique explicite et implicite est toujours celle de l'adaptation à la société d'accueil

individuelles (Portes et Sensenbrenner, 1993). Ainsi, la communauté d'appartenance de l'immigré constitue le noyau central de l'analyse de son intégration dans la société d'accueil. À ce propos, Mirna Safi affirme que la théorie de l'assimilation segmentée considère la communauté d'immigrés installée dans le pays d'accueil - ou plus précisément le capital social qu'elle développe - comme un acteur important dans l'intégration de ses membres. Les liens communautaires forts peuvent ainsi présenter des effets inverses sur deux dimensions de l'intégration : ils retardent l'acculturation et l'intégration structurelle (puisqu'ils orientent tous les contacts des immigrants vers la communauté d'origine), mais peuvent favoriser l'intégration socioéconomique en permettant à l'individu de mobiliser des ressources disponibles dans sa communauté (Safi, 2006, p. 9).

Ce travail de recherche s'intéresse davantage à la communauté que forment les immigrants guinéens mais surtout aux pratiques dans lesquelles cette dernière s'engage au niveau de la société d'origine et qui attestent d'une double présence de nos sujets d'étude. Non seulement, ils sont dans une logique de bien s'intégrer au Sénégal mais aussi, ils s'engagent dans des pratiques qui les lient davantage au pays d'origine.

Ainsi, cet article qui s'intéresse à la communauté guinéenne de Dakar, plus spécifiquement à la première génération⁵ de migrants guinéens, ambitionne de montrer que les phénomènes de migration et d'intégration ne concernent pas

⁵ La première génération d'immigrés renvoie aux migrants qui sont nés en Guinée et qui y ont leurs parents.

exclusivement la société d'accueil. Elle implique aussi la société d'origine.

Ce texte traite d'abord du rôle de la communauté dans le contexte de la migration, à travers l'accueil et l'intégration des immigrés guinéens à Dakar. Cet examen s'est fait en corrélation avec l'existence de réseaux qui facilitent la migration. Ensuite, une analyse fine de l'expérience sociale et du vécu des immigrés guinéens à Dakar est faite ; ce qui nous a permis d'être en mesure d'apporter une analyse sociologique du processus d'intégration. Puis, un éclairage est apporté aux pratiques transnationales des migrants guinéens établis au Sénégal. Et plus spécifiquement, une analyse est faite sur les liens avec le pays d'origine ainsi que leurs proches. Enfin, Le diffèremment spatio-temporel de la réussite des immigrés guinéens a fait l'objet du dernier point de cet article et a constitué l'occasion de requestionner les modèles classiques d'analyse de l'intégration des immigrés.

Méthodes et outils d'enquêtes

Les parcours migratoires étant très complexes, les données statistiques seules ne peuvent en saisir les contours. Forts de ce constat, nous avons fait usage d'une méthode essentiellement qualitative. Dans un souci de triangulation des outils, nous avons réalisé des entretiens semi-directifs, des récits de vie et des focus-group. Les techniques d'échantillonnage de convenance et la méthode de la boule de neige ont été utilisées. Cette dernière nous a particulièrement facilité les entrevues avec les immigrés guinéens vivant à Dakar. Le travail de terrain qui a duré 30

jours a permis d'interroger 90 immigrants de la première génération dans les cinq départements de la région de Dakar. Les entretiens se sont déroulés sur les lieux de travail et aux domiciles des immigrants guinéens.

1. L'immigration et l'intégration des guinéens à Dakar, une affaire communautaire

Généralement, la migration pourrait s'apparenter à un acte individuel, volontaire et rationnel. Toutefois, la désuétude de la perspective individualiste qui met en exergue la rationalité des acteurs de la migration a fait émerger une approche holistique. De la sorte, l'approche des réseaux a permis de saisir la migration et l'intégration des immigrants en mettant en liaison le territoire d'accueil et celui d'origine, mais aussi le rôle important joué par la communauté déjà présente dans la société d'accueil.

1.1. La communauté guinéenne de Dakar, actrice primordiale dans la migration, l'accueil et l'intégration des Guinéens

Le caractère individuel de la migration a pendant longtemps fait l'objet des théories classiques de la migration. À ce propos, Ravenstein estime que le principal facteur explicatif de la migration reste les motivations économiques des acteurs (Ravenstein, 1889, p. 286). Dès lors, la migration apparaît pour Gerald Leslie et Arthur Richardson comme une stratégie parmi d'autres (changement d'emploi, choix familiaux, etc.) permettant à l'individu de réagir à une insatisfaction (Leslie et Richardson, 1961). Ainsi, la

perspective micro-individuelle met en avant la rationalité du migrant, perçu comme acteur principal de son déplacement qui résulte d'un calcul en termes de coûts-avantages (Sjaastad, 1962). Dans le même prolongement, on peut évoquer la théorie des « push and pull factors » (Lee, 1966). En outre, à l'échelle macroéconomique, la flagrante opposition entre la richesse du Nord et la pauvreté du Sud a souvent servi d'angle d'analyse des causes migratoires. De la sorte, les théories classiques sur les migrations traitent des questions migratoires en mettant l'accent sur la rationalité individuelle et en occultant le contexte social.

Nonobstant le caractère individuel apparent de la migration, celle-ci dépend aussi de beaucoup de dynamiques sociales (Stark & Bloom, 1985). En effet, il est tout aussi important de tenir en compte des relations sociales dans les différentes phases du projet migratoire. Partant de là, la théorie des réseaux met au cœur de l'analyse des causes migratoires le concept de capital social en ce sens que l'existence de réseaux facilite la migration (De Jong, 2000). À cet égard, le récit de M. S. B. est assez révélateur :

J'ai connu le Sénégal et Dakar bien avant mon arrivée parce que j'ai des connaissances et des membres de ma famille qui y vivent. Quand ils viennent au pays, ils nous parlent beaucoup de leur terre d'accueil à savoir le Sénégal. (...) Ils ne sont pas tous dans la capitale sénégalaise, ils sont éparpillés un peu partout au Sénégal, mais la majorité évolue à Dakar. Ils sont à Dakar, Thiès, Kaolack, Mbour, etc. (...) J'avais la possibilité d'aller

en Côte d'Ivoire ou au Mali parce que j'ai des connaissances là-bas, mais c'est naturellement que j'ai choisi de venir à Dakar parce qu'il y a beaucoup de mes compatriotes qui y sont et qui s'en sortent bien. Quand je suis venu à Dakar en 2022, je n'ai pas eu le moindre problème parce que mes frères et mes amis qui sont ici m'ont apporté tout leur soutien, un toit, de la nourriture et même un emploi.

Les réseaux constituent non seulement des sources d'informations, mais ils jouent un rôle majeur dans le voyage et l'installation des migrants dans le pays d'accueil. La décision de migrer est alors loin d'être individuelle et implique aussi bien les migrants que les non migrants. À ce sujet, Massey affirme que le réseau migrant est constitué de

L'ensemble des liens interpersonnels qui relient les migrants, les futurs migrants, et les non migrants dans les espaces d'origine et de destination, à travers les liens de parenté, d'amitié, et une origine communautaire partagée. (Massey et al., 1993, p. 434).

De la même manière, le réseau social permet au migrant de disposer d'informations relatives aux localités d'accueil ; il lui offre également des ressources pouvant faciliter son installation. Par ailleurs, la notion de réseau permet le dépassement de l'approche qui se réfère à la seule société du pays d'accueil. En effet, pendant longtemps, les études sur les migrations se sont focalisées sur le territoire

d'accueil. L'approche par les réseaux implique ainsi de tenir compte aussi - dans l'analyse du phénomène - des caractéristiques propres aux pays d'origine des migrants et donc à ne pas faire l'impasse sur un magma de données dont le poids explicatif est équivalent et parfois même supérieur à celui des données du pays d'accueil

La migration nécessite d'une manière ou d'une autre la mobilisation de divers réseaux depuis le cercle familial, communautaire ou confessionnel. En réalité, ces réseaux constituent le gage pour l'accès à un emploi et un logement. De plus, ils permettent de disposer de ressources spirituelles mais aussi d'accéder à une ascension sociale. Ces réseaux sociaux témoignent ainsi de l'importance et de la nécessité de prendre en compte aussi bien le territoire d'origine que celui d'accueil.

1.2. La communauté comme passerelle d'intégration socioprofessionnelle pour les immigrés guinéens...

La communauté guinéenne constitue un rempart pour ses membres en ce sens qu'elle est la clé de voute du processus d'intégration des immigrés guinéens à Dakar. Dans les premiers moments qui suivent leur arrivée à Dakar, les immigrés guinéens ont tendance à trouver refuge auprès de leur communauté d'origine qu'ils sollicitent fortement en vue d'une meilleure intégration socioprofessionnelle. On note ainsi une sorte de repli communautaire. Le repli sur la communauté d'origine constitue un thème qui a fait l'objet de beaucoup de travaux de la part des sociologues de l'École de Chicago. Ces derniers voient en la communauté d'origine une importante entité dans le processus d'intégration des

nouveaux immigrants. Ils estiment, en effet, que les liens communautaires peuvent faciliter l'adaptation du groupe à la société d'accueil. Cependant, elle ne peut nullement empêcher l'assimilation de ses membres à la société d'accueil. Les travaux de Thomas et Znaniecki (1919) sur le paysan polonais et de Louis Wirth (1928) sur le ghetto juif illustrent parfaitement l'importance du rôle de la communauté d'origine dans le processus d'intégration. Loin d'être un lieu qui éloigne les Juifs de la société américaine, Louis Wirth voit le ghetto comme étant un lieu qui facilite l'adaptation de la culture de la minorité juive à un environnement étranger. À en croire ses résultats de recherche, au-delà d'un simple lieu de résidence, le ghetto juif représente un lieu de socialisation permettant une meilleure cohabitation de ses membres avec d'autres groupes aux cultures très différentes.

Cet aspect du ghetto juif considéré comme étant un lieu de socialisation se rapproche de celui noté dans la communauté guinéenne présente à Dakar. En effet, les principaux chercheurs de l'École de Chicago ont attribué à la fois un rôle protecteur et intégrateur au regroupement ethnique dans le pays d'accueil. Ils sont arrivés à démontrer que ce regroupement, loin d'être une régression, permet aux immigrants de minimiser ou même de contrer les effets perturbateurs ou désorganisateur de l'acculturation dans un environnement nouveau et étranger. Ainsi, aux yeux des sociologues de Chicago, le repli sur sa communauté d'origine devient une étape à la fois nécessaire et transitoire de l'intégration. À notre niveau, nous avons pu déceler, à travers les résultats de terrain, ce phénomène de repli sur sa

communauté d'origine chez les primo arrivants qui n'ont pas encore de repères à Dakar. Les propos de Th. D., boutiquier à Ouest foire, illustrent parfaitement le rôle primordial de la communauté dans le processus d'intégration des immigrés :

A mon arrivée à Dakar, j'ai été accueilli par un cousin à la Médina. Il s'agit du fils du frère de ma mère. Il m'a pris sous son aile et initié au commerce. On dormait à trois dans la boutique. Je peux dire que grâce à son aide, son hospitalité et ses orientations, je m'en suis bien sortie mashalah. (...) Bon, je ne sais pas ce qui serait arrivé si mon cousin ne m'avait pas accueilli et aidé. (...) Non, la boutique n'est pas à moi mais à un autre parent et c'est mon cousin qui m'avait accueilli qui nous a mis en rapport.

À travers ce témoignage, apparaît le rôle important de la communauté guinéenne dans l'insertion et l'intégration socioprofessionnelle de ses membres. À cela s'ajoute les valeurs de solidarité, d'entraide qui sont véhiculées au sein de la communauté guinéenne et qui sont des piliers fondamentaux pour le bien-être de tous les Guinéens. En somme, l'intégration socioprofessionnelle des guinéens à Dakar se fait d'abord par l'intermédiaire des structures sociales de leur communauté d'origine qui constitue un levier pouvant aider ses membres à affronter les aléas de la vie dakaroise

1.3. ... Grace à des opportunités d'entrepreneuriat ethnique

Avoir un emploi joue un rôle majeur dans le processus d'intégration des populations immigrées. Cela indique la place primordiale que l'emploi occupe dans le processus d'intégration. À cet égard, Mirna Safi écrit : « Depuis les travaux d'Émile Durkheim (1893), les sociologues sont d'accord pour affirmer que le travail et les rapports sociaux qu'il permet de tisser sont un vecteur primordial de l'intégration, que cela soit pour un immigré ou pour un individu quelconque » (Mirna Safi, 2006, 13). L'emploi, dimension importante dans le processus d'intégration, devient donc indispensable pour occuper une place honorable dans la société d'accueil. En réalité, l'intégration professionnelle de l'immigré a des répercussions sur sa situation financière, mais aussi surtout sur sa vie sociale en général dans les territoires d'accueil et d'origine.

Au Sénégal, et plus précisément à Dakar, les immigrés guinéens contrôlent des niches occupationnelles⁶ telles que le commerce des fruits, le commerce du charbon, l'alimentation générale, le pressing, etc. À ce propos, Guillaume Lefebvre estime que : « à Dakar, il n'est pas une rue qui n'accueille son boutiquier, son charbonnier, son blanchisseur ou son marchand de fruits guinéen » (Guillaume Lefebvre, 2003, 169). Les données recueillies montrent à suffisance que les immigrés guinéens exercent, à quelques exceptions près, les mêmes emplois que leurs compatriotes

⁶ Par niche occupationnelle, nous entendons le contrôle d'un secteur d'activité donné par un groupe bien déterminé.

préalablement établis à Dakar. Une telle situation témoigne de l'importance de la communauté guinéenne et du rôle majeur qu'elle joue dans le processus d'intégration professionnelle des ressortissants de la Guinée. Ainsi, la spécificité de ces derniers est que « chaque nouvelle vague d'immigrés arrivant [...] y trouvait déjà établie une communauté formée d'immigrés plus anciens, à laquelle elle pouvait s'agréger » (Abdelmalek Sayad, 1999, 92). L'agrégation à cette communauté peut être justifiée par une volonté d'insertion dans une économie communautaire ou ethnique bien implantée dans le pays d'accueil. Selon Roger Waldinger : « Aux États-Unis, le développement inattendu du petit commerce ethnique a offert aux immigrants une voie alternative d'ascension sociale » (Roger Waldinger, 1993, 15).

Toutefois, il ne s'agit pas d'appliquer les réalités migratoires étasuniennes et françaises au cas sénégalais, pour des raisons de différences majeures sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister (on ne parlera donc ni d'enclaves ethniques, ni de « middlemen minorities »), mais de considérer l'entrepreneuriat ethnique comme une sorte de voie déjà tracée par les prédécesseurs, et qui s'ouvre aux immigrés d'origine guinéenne. Et c'est dans cette même acception que les immigrés ressortissants de la Guinée ne sont pas tentés d'aller chercher de l'emploi vers d'autres secteurs, ni d'accepter de s'éloigner de la communauté pour tracer une voie individuelle et incertaine. Ce faisant, la communauté guinéenne constitue une passerelle pour

l'obtention du premier emploi. Les propos de M. B. sont très édifiants

Dès que je suis arrivé à Dakar, mon frère m'a mis en rapport avec un compatriote qui a un magasin au marché Tiléne. Je l'aidais pour la réception des bagages. Je donnais également un coup de main aux clients pour le transport des bagages. Oui j'étais porteur de bagages. Par la suite, je suis parti à Niaye Thioker dans l'un de ses boutiques pour aider le gérant. (...) Depuis mon arrivée, je n'ai pas encore eu de soucis majeurs.

Le récit de cet immigré guinéen nous renseigne largement sur le rôle intégrateur de la communauté guinéenne. À l'évidence, les primo-arrivants trouvent un logement ou leur premier travail par le biais de la communauté déjà présente à Dakar. Il est ainsi manifeste que les compatriotes jouent un rôle essentiel dans l'intégration socioprofessionnelle. Autrement dit, la vie sociale des primo-arrivants est encadrée et est rendue possible par la communauté d'origine. Même si les immigrés guinéens connaissent une intégration socioprofessionnelle plus ou moins réussie, il convient de noter que sur le plan culturel notamment sur le plan matrimonial, leurs pratiques connaissent peu d'évolution.

2. Les immigrés guinéens de Dakar : une intégration culturelle « segmentée »

Le processus d'acculturation⁷ renvoie à la rencontre des cultures et les changements qui en découlent. Ici, l'acculturation est analysée comme étant un acquis et non une perte. En d'autres termes, il s'agira de voir ou de déceler les nouvelles « acquisitions » des immigrés guinéens à Dakar. À travers les aspects linguistique, culinaire et matrimonial, il est apparu que nous sommes confrontés pour le cas des immigrés guinéens à une intégration segmentée.

2.1. Inexistence de barrières linguistiques

Pour un migrant, la première barrière est avant tout linguistique. Il peut ainsi souvent éprouver des difficultés pour comprendre les informations orales comme écrites présentes dans la vie de tous les jours. Pourtant, pour les immigrés guinéens interrogés l'apprentissage -tout du moins orale - a été rapide. Ils affirment avoir maîtrisé la langue wolof en moins d'une année de présence au Sénégal. D'ailleurs, tous les entretiens ont été faits en wolof. Ainsi, les guinéens interrogés soutiennent n'avoir pas de problèmes particuliers pour communiquer avec les Sénégalais. À cela s'ajoute le fait qu'ils parviennent à communiquer en Pular avec les dakarois qui parlent cette langue. Les propos de S.

⁷ Meyers Herskowitz la définit comme suit : « l'acculturation comprend les phénomènes qui résultent du contact continu et direct des groupes d'individus ayant différentes cultures, ainsi que les changements dans les cultures originales des deux groupes ou de l'un d'entre eux »

B. sont assez édifiants :

Oui bien sûr que je comprends et parle wolof. (...) Bon ça n'a pas été très difficile d'apprendre le wolof. Lorsque je suis venu à Dakar, je suis resté plusieurs mois chez un oncle qui tenait une boutique à Pikine. C'est là-bas que j'ai commencé à côtoyer les sénégalais. Au début, je trouvais que c'est une langue compliquée, pas facile à maîtriser et au fil du temps je comprenais. Même là où vous m'avez trouvé au marché de Yoff, la majorité des clients parle le wolof, certains me parlent souvent Pular. (...) même s'il y a des différences entre la langue halpular du Sénégal et ma langue maternelle peulh, on parvient à échanger et à se comprendre.

Grace à l'intensité des relations et interactions quotidiennes avec les Sénégalais, les Guinéens ne sont pas confrontés à une barrière linguistique à Dakar. Il est apparu que les immigrés guinéens parviennent à échanger avec les sénégalais dans au moins deux langues (wolof, pular). Un autre guinéen répondant au nom de B. B. propriétaire d'une poussette qui s'active dans la vente de café, biscuits, bonbons, mouchoirs affirme :

Je suis à Dakar depuis pratiquement sept ans. Oui je parle wolof parce que c'est la langue que j'utilise avec mes clients et mes amis sénégalais. (...) Non je n'ai pas cessé de parler peulh, j'utilise cette langue

avec mes compatriotes et quelques sénégalais. (...) Je comprends un tout petit peu le sérère. J'ai un bon ami et voisin sérère souvent il me dit des mots sérère. Il dit qu'il va même me trouver une épouse sérère.

Ce ne sont là que les manifestations des relations harmonieuses entretenues par les immigrés guinéens avec les sénégalais. En raison des interactions quotidiennes et de la mixité résidentielle, il n'y a pas de barrière linguistique entre guinéens et sénégalais. Comme évoqué précédemment, il n'y a pas l'existence d'enclave ethnique à Dakar pour les guinéens. L'inexistence d'un *ghetto* guinéen combiné au fait qu'ils s'activent dans presque tous les secteurs d'activités conduit les ressortissants de la Guinée à côtoyer les sénégalais au quotidien. En conséquence, ils sont dans l'obligation de communiquer avec les sénégalais. Donc, pour l'immigré, maîtriser la langue majoritairement parlée dans le pays d'accueil facilite son insertion dans le marché de l'emploi⁸. En résumé, la maîtrise de la principale langue de communication des masses (*wolof*), par les Guinéens, constitue un moyen d'insertion dans la société sénégalaise. Ainsi, la connaissance du *wolof* favorise les échanges divers et constitue un jalon important dans le processus d'intégration.

⁸ Par ailleurs, certains auteurs ont émis l'hypothèse selon laquelle il existerait un lien entre la langue et l'intégration des immigrés. Au nombre de ces auteurs figure Michèle Tribalat qui a tenté de donner une idée assez précise de la composition de la population d'origine étrangère de la France. D'après ses conclusions, le taux de chômage chez les immigrés est plus élevé chez ceux dont la langue maternelle n'est pas le français. Il affirme ainsi que « Chez les hommes, le chômage des adultes de langue maternelle française exclusive serait donc inférieur à celui des adultes de langue maternelle arabe ou berbère » Michèle Tribalat, 2004, « Une estimation des populations d'origine étrangère en France en 1999 », *Population*, 59^e année, n°1, pp. 75-76

2.2. Une adoption de la cuisine sénégalaise sans réserve

S'agissant des habitudes culturelles sénégalaises acquises par les Guinéens de Dakar, on peut évoquer l'adoption des plats typiquement sénégalais par ces derniers. À ce propos, Papa Ibrahima Diallo dit

Dans l'ensemble, plus de deux tiers des immigrés affirment qu'ils ont adopté des habitudes à Dakar qu'ils n'avaient pas chez eux. (...) La force de l'habitude a fait que la plupart des Guinéens ont adopté le plat national sénégalais, le riz au poisson, parmi tant d'autres. (...) Cet emprunt culinaire est d'importance quand on sait que les migrants, d'une manière générale, tiennent beaucoup à l'art culinaire de leur pays d'origine (Diallo, 2009, p. 116-117).

Le même constat a été fait avec les immigrés interrogés lors de nos enquêtes de terrain. Il ressort des enquêtes qu'ils apprécient l'art culinaire sénégalais à travers notamment une préparation et une consommation plus ou moins régulières des mets sénégalais tant à leur domicile qu'en dehors de leur habitation. Néanmoins, ils continuent de consommer des plats typiquement de chez eux. Selon T. B. B. immigré guinéen officiant au marché Tilène :

Oui je connais beaucoup de plats sénégalais et j'en

raffole surtout le yassa au poulet. (...) Le mafé reste le seul plat que je n'aime pas. Même en Guinée, je n'en mangeais pas. (...) Je consomme toujours des plats guinéens comme le fouti, le sakha sakha, etc.

Ces propos illustrent à suffisance une adoption assez rapide de la cuisine sénégalaise par les migrants guinéens. Toutefois, il y a lieu de souligner que la découverte et l'adoption des plats sénégalais n'entravent en rien l'affection qu'ils ont pour la cuisine guinéenne. Au-delà de l'adoption des plats sénégalais, l'hospitalité sénégalaise est hautement appréciée par les immigrés guinéens. Selon B. B.

Ici au Sénégal, les gens sont très sociables. La première chose qui m'a marqué, c'est l'heure du déjeuner ils insistent pour que vous veniez manger avec eux. Je ne dis pas qu'il n'y a pas ça en Guinée, mais c'est un peu différent quand même. (...) Franchement j'aime bien la cuisine sénégalaise surtout le thiebou diene. (...) Je connais beaucoup de plats sénégalais même si parfois je n'arrive pas à les distinguer.

Il est alors évident que la sociabilité et l'hospitalité sénégalaise sont appréciées par les immigrés guinéens de Dakar. Par conséquent, l'intégration des guinéens à Dakar sur les plans social, linguistique et culinaire ne fait l'objet d'aucun doute. En somme, sur le plan linguistique, on note des acquis importants en ce sens que les immigrés guinéens parlent au moins deux langues sénégalaises. Il en est de

même sur le plan culinaire où les immigrés guinéens ne font quasiment pas de différence entre plats sénégalais et guinéens.

2.3. Une mixité matrimoniale quasi inexistante chez les immigrés guinéens

Le mariage mixte désigne l'union matrimoniale conclue entre deux personnes d'origine différente. Sous ce rapport, Dominique Giabiconi affirme que : *« Les trois traits qui, dans les études sociologiques, paraissent définir la notion de couple mixte sont la différence de nationalité, de religion et enfin d'ethnie ou de race »* (Giabiconi, 2012, p. 179). Ainsi définie, l'union mixte renvoie, dans le cadre de cette étude, au mariage entre un(e) immigré (e) originaire de Guinée et un (e) conjoint (e) sénégalais (e) ou d'une autre nationalité. L'étude de la mixité matrimoniale revêt donc une importance capitale dans les travaux traitant de l'intégration des immigrés dans le pays d'accueil. En réalité, elle constitue un indicateur sûr de l'intégration des immigrés. D'ailleurs, elle est considérée comme étant le seuil ultime du processus d'intégration. À cet égard, Mirna Safi renseigne que : *« Les travaux réalisés dans la première moitié du XXe siècle voient dans le taux de mariages mixtes l'indicateur le plus fort de l'assimilation »* (Safi, 2008, p. 269).

Dans le même ordre d'idée, Gabrielle Varo considère

Le mariage d'un(e) étranger(e) avec un(e) national(e) comme un indice d'intégration des étrangers à la communauté nationale. Le mariage ferait partie d'une stratégie individuelle et

constituerait une preuve de leur volonté d'enracinement dans le pays. (Varro, 1995, p. 38).

À la suite de ces considérations théoriques sur la migration et l'intégration, on peut ajouter qu'il résulte des mariages mixtes une disparition graduelle des frontières ethniques. À l'échelle des théories sociologiques, l'exogamie constitue un gage sûr pour l'intégration des immigrés. Donc, la fréquence de l'intermariage entre un Guinéen et une Sénégalaise constituerait un indicateur d'une forte intégration de nos sujets d'étude. Cependant, l'ethnie peulh dont nos sujets d'étude font partie se caractérise principalement par une forte propension à l'endogamie. En effet, dans les sociétés peulhs, le choix du conjoint reste une affaire de famille. La déclaration de A. D. est assez édifiante :

Je suis marié et monogame pour le moment. Mon épouse et mon fils se trouvent en Guinée chez mes parents. (...) Dans l'avenir j'aurai quatre épouses inshalah mais je souhaite qu'elles soient toutes guinéennes. Je ne me vois pas épouser une sénégalaise. (...) Je préfère les guinéennes. Je suis encore célibataire ici. (...) Je ne pense pas que je me marierai à une sénégalaise. Je préfère une guinéenne comme moi. Dans ce cas, nous serons sur la même longueur d'ondes et il ne peut pas y avoir de problèmes. (...) Non, je n'ai aucun problème avec les sénégalaises elles sont gentilles en tout, mais je préfère me marier avec une compatriote.

Nos enquêtes de terrain ont ainsi révélé que l'endogamie reste fortement pratiquée par les Guinéens, même s'ils se trouvent en dehors de leur pays. Parmi tous les immigrés guinéens mariés, aucun n'a épousé une femme d'origine sénégalaise ou même d'une autre nationalité. Toutefois, des célibataires parmi les immigrés guinéens interrogés n'excluent pas la possibilité de se marier avec une sénégalaise comme en attestent les propos de B. B. S. *« Si j'ai la possibilité de marier à une sénégalaise je le ferai. J'aime beaucoup le Sénégal, c'est mon second pays. (...) Les sénégalaises ont beaucoup de qualités et elles sont belles »*.

À travers leur discours, il apparaît clairement que les ressortissants guinéens sont défavorables à l'exogamie qu'ils ne pratiquent que très rarement. Une telle situation illustre parfaitement les propos de Sylvie Fanchette selon qui les Peulhs guinéens et bissau-guinéens vivant dans le Fouladou se marient rarement avec les populations autochtones. Selon elle, même si ces derniers sont présents au Fouladou depuis plusieurs siècles et entretiennent de bonnes relations avec les autochtones, ils continuent de pratiquer l'endogamie (Fanchette, 1999, 189).

En fin de compte, il convient de noter que les pratiques matrimoniales des immigrés guinéens à Dakar n'ont pas connu une grande évolution dans la mesure où ils sont toujours adeptes de l'endogamie. Cependant, leur forte propension à l'endogamie n'entrave en aucun cas le processus d'intégration. Dès lors, nous pouvons affirmer que l'exogamie ne constitue pas forcément un gage d'intégration réussie.

Ainsi donc, le fait pour un immigré de pratiquer l'exogamie ne lui garantit pas une intégration réussie. Les immigrés guinéens en constituent la preuve dans la mesure où la pratique de l'endogamie ne constitue pas un obstacle au processus de leur intégration à Dakar. À travers leur communauté d'origine, les immigrés guinéens de Dakar sont bien intégrés notamment sur les plans socioprofessionnel, économique et culturel. Dans un autre registre, même si les immigrés guinéens continuent de pratiquer l'endogamie, on n'est pas en mesure de parler d'intégration segmentée. L'intégration des Guinéens à Dakar n'entrave en rien leur attachement à leur pays d'origine à travers des pratiques transnationales dans lesquelles ils sont engagés. De la sorte, on peut légitimement parler de double présence des immigrés guinéens : ils sont bien intégrés à Dakar et s'engagent dans des pratiques transnationales qui impliquent aussi bien le pays d'origine que celui d'accueil.

3. Des immigrés foncièrement attachés à leur terroir d'origine

La communauté guinéenne joue un rôle non négligeable dans la migration, l'accueil et l'intégration des immigrés. En conséquence, les immigrés guinéens sont animés par un sentiment d'appartenance, de redevabilité mais aussi par un attachement à leur localité d'origine. Ainsi, ils sont fortement impliqués dans des pratiques transnationales. Ces dernières prennent diverses formes et se manifestent différemment allant de la participation à la prise en charge des besoins familiaux à des investissements pour le bien être

communautaire, en passant par des activités entrepreneuriales.

3.3. Une participation active à la vie économique et sociale du terroir d'origine

Contrairement à la théorie de la « double absence » d'Abdelmalek Sayad, les théories transnationales estiment que les migrants sont désormais doublement présents. Ils sont non seulement présents dans la société d'accueil, mais aussi ils ont toujours des liens de diverses natures avec leur pays d'origine (Alejandro Portes, 1999). C'est d'ailleurs le cas pour nos cibles. En effet, ces dernières s'adaptent progressivement à la vie dakaroise. Mais, ils restent toujours attachés à leur société d'origine au point de prendre part à la vie économique de celle-ci en participant à la prise en charge de leurs proches ou en investissant pour le développement de leur localité d'origine. À ce propos, H. S. raconte

J'envoie tout ce que je gagne au pays. Je ne garde pratiquement pas d'argent ici à Dakar, juste le nécessaire. Une partie de l'argent envoyé sert pour les besoins de mes parents, le reste on le garde pour moi. Je suis originaire de Dalein mais je suis déjà propriétaire d'un terrain à Labé. Je compte commencer la construction bientôt. Je voudrai aussi ouvrir là-bas un magasin de vêtements.

L'argent gagné à Dakar ne sert pas seulement à la prise en charge des besoins des membres de la famille restés au pays.

Dans un souci de fructifier leurs gains, les immigrés guinéens investissent dans des domaines assez rentables tels que l'immobilier, le commerce et l'agriculture. On dénote une participation des immigrés guinéens au développement économique de leur pays et localités d'origine grâce à une forte implication dans des activités entrepreneuriales. Cette inscription dans une logique entrepreneuriale dans leur pays d'origine montre une logique de différenciation spatiale et temporelle de la réussite sociale. Au-delà de la prise en charge des proches et de l'engagement dans le développement local, ils sont dans des secteurs d'activité économique dans le pays d'origine.

Dans le même prolongement, M. B. D. raconte,

Je suis originaire de Mali Yembering et ma mère y est toujours. Dans le mois, je peux envoyer deux à trois fois de l'argent à ma mère pour ses besoins et ceux de toute la famille. (...) Ma mère avait beaucoup insisté pour que je vienne à Dakar auprès de sa petite sœur. Une fois à Dakar, c'est le fils de ma tante à savoir mon cousin qui m'a pris sous son aile et m'a appris le métier de vulgarisateur. Donc c'est tout à fait normal qu'à mon tour j'aide ma famille à travers des envois d'argent. (...) Dans ma famille, je suis le seul à avoir voyagé. J'ai un frère mais il est encore petit, il n'a pas encore dix ans.

Ces transferts de fonds à partir du Sénégal vers la Guinée sont destinés à l'amélioration des conditions d'existence des

ménages. De cette manière, l'argent envoyé par les immigrants guinéens participe à la réduction de la pauvreté et au bien-être de leur famille.

3.4. Une préoccupation pour le bien-être de la communauté de la localité d'origine

À l'opposé des théories de l'assimilation classique, le transnationalisme souligne l'importance capitale du rôle joué par la communauté dans le processus d'intégration de leurs membres. La communauté d'origine déjà présente dans le pays d'accueil est souvent structurée de manière à pouvoir prendre en charge les préoccupations des membres. Les pratiques transnationales sont définies comme étant :

Les activités déployées par les migrants impliquant au moins deux pays, incluant des activités entre le pays de résidence et le pays d'origine et/ou des ancêtres, ainsi que les activités menées dans des pays tiers, quel que soit le degré d'implication des co-ethniques (Rosita Fibbi et Gianni D'Amato, 2008, p. 8).

En dehors des envois d'argent pour une participation à la prise en charge des besoins de leur famille et des initiatives d'entrepreneuriat qui sont individuelles, il arrive souvent qu'un groupe tout entier décide de prendre en charge les préoccupations de la population non migrante. Voici les propos d'I. D. :

Nous avons une grande association qui regroupe les

immigrés guinéens originaires de Daralabé. Les membres se trouvent au Sénégal, au Mali, en Côte d'Ivoire et dans d'autres pays africains. Pour chaque pays, il y a un président qui représente l'association. (...) L'association a fait beaucoup de réalisations telles que la construction d'un poste de santé, la réfection de mosquées, l'achat d'une pompe à eau, etc. Lors des manifestations religieuses, nous envoyons notre participation.

Ces propos sont la manifestation d'un attachement indéfectible des immigrés guinéens à leur terroir. Grâce au dynamisme des associations et à la prégnance du sentiment d'appartenance, la diaspora guinéenne investit beaucoup d'argent pour la réalisation d'infrastructures dans leur localité d'origine. À travers ces réalisations, la diaspora guinéenne reste fortement liée au territoire d'origine. En sus, elle prend activement part à l'amélioration des conditions d'existence des populations restées au pays. Au vu des faits analysés précédemment, il est évident que l'intégration des immigrés cesse d'être uniquement l'affaire du pays ou de la localité d'accueil. On assiste dès lors à une invalidation de la théorie de la double absence de Sayad au profit de celle de la double présence.

4. Logique de différenciation spatiale et temporelle de la réussite sociale. Critique des théories classiques

L'expérience migratoire des Guinéens installés à Dakar ne peut être comprise uniquement à travers le prisme des

théories classiques de l'intégration qui insistent sur l'assimilation culturelle ou matrimoniale comme critères ultimes de réussite. Au contraire, leur trajectoire révèle une autre logique : celle de l'accumulation patiente de capitaux matériels et symboliques qu'ils envisagent presque exclusivement de réinvestir dans leur pays d'origine. Le Sénégal, dans cette perspective, constitue davantage un espace de passage, un terrain d'opportunités économiques permettant de mobiliser des ressources destinées à fructifier ailleurs, en Guinée.

Les entretiens et observations de terrain montrent que la quasi-totalité des migrants guinéens interrogés envoient régulièrement de l'argent à leurs proches, souvent en se privant du superflu dans le pays d'accueil. Ces transferts financiers ne sont pas de simples gestes de solidarité familiale, mais s'inscrivent dans une stratégie de long terme : améliorer le quotidien immédiat des ménages restés au village tout en constituant progressivement un capital destiné à être réinvesti. L'immobilier, le commerce et parfois l'agriculture apparaissent comme les principaux secteurs d'investissement, permettant aux migrants de sécuriser leur avenir en Guinée. Dans cette optique, leur réussite sociale ne saurait être pleinement réalisée à Dakar, mais se projette dans une temporalité différée, au moment de leur retour dans leur terroir d'origine.

Cette logique explique aussi certains comportements qui, du point de vue des théories assimilationnistes, pourraient être perçus comme un déficit d'intégration. En effet, l'étude de la mixité matrimoniale a toujours occupée une place de choix dans les travaux traitant de l'intégration des immigrés dans

le pays d'accueil. Elle constitue un indicateur sûr de l'intégration des immigrés. D'ailleurs, elle est considérée comme étant le seuil ultime du processus d'intégration. À ce propos, Mirna Safi renseigne que « Les travaux réalisés dans la première moitié du XXe siècle voient dans le taux de mariages mixtes l'indicateur le plus fort de l'assimilation » (Safi, 2008, p. 269).

Néanmoins, dans le cas des Guinéens de Dakar, le refus d'épouser une Sénégalaise, de construire une maison à Dakar ou de s'engager dans des formes d'installation durable ne relève pas d'un manque de volonté d'intégration, mais traduit au contraire une stratégie consciente de préservation des liens avec la Guinée et d'anticipation du retour. L'endogamie, très présente au sein de la communauté peulh, devient alors un instrument de reproduction identitaire et de consolidation des projets de réinvestissement dans la société d'origine.

Ainsi, loin de se réduire à une intégration locale fragmentée ou inachevée, la migration guinéenne à Dakar s'inscrit dans une dynamique transnationale où les migrants sont simultanément présents « ici » et « là-bas ». Leur réussite sociale est volontairement différée dans le temps et déplacée dans l'espace : Dakar n'est qu'un lieu d'accumulation, tandis que la Guinée demeure le lieu de réalisation ultime. En ce sens, leur trajectoire constitue une critique implicite des approches classiques, qui mesurent l'intégration à l'aune de l'assimilation culturelle et matrimoniale. Elle invite à repenser la notion de réussite migratoire à travers la logique d'accumulation et de réinvestissement différé qui structure le projet de vie des immigrés guinéens.

Conclusion

L'analyse du vécu migratoire des Guinéens installés à Dakar met en évidence une trajectoire singulière qui dépasse largement les cadres classiques de compréhension de l'intégration. Si les migrants guinéens parviennent à s'insérer dans la société dakaroise à travers l'emploi, la maîtrise linguistique, la participation à la vie économique et sociale, ils n'en demeurent pas moins profondément attachés à leur pays d'origine. Ce double ancrage révèle une logique transnationale où l'expérience migratoire se vit simultanément « ici » et « là-bas ».

Ainsi, Dakar apparaît moins comme un lieu d'installation définitive que comme un espace d'opportunités, permettant l'accumulation de capitaux économiques et sociaux destinés à être réinvestis en Guinée. Loin d'illustrer un déficit d'intégration, le recours à l'endogamie, la faible propension à s'enraciner durablement au Sénégal et l'importance accordée aux transferts financiers traduisent une stratégie réfléchie de réussite différée et déplacée dans le temps et dans l'espace.

Les trajectoires des immigrants guinéens invitent à repenser les concepts classiques d'intégration et d'assimilation. Leur expérience souligne la pertinence d'une lecture qui prend en compte les logiques de circulation, de capitalisation et de réinvestissement transnational. Elle démontre que la réussite sociale des migrants ne se mesure pas seulement à leur degré d'insertion dans la société d'accueil, mais

également à leur capacité à transformer leur migration en levier de développement pour leur pays et leur communauté d'origine.

Parallèlement, ce travail a permis de mettre à nu l'idéologie se cachant derrière les discours politiques et qui définissent les mouvements migratoires. Ces derniers, comme le révèlent nos résultats, doivent être appréhendés sous l'angle d'un « phénomène social total », pour parler comme M. Mauss. De la sorte, le fait migratoire sera compris dans sa globalité et pas seulement dans les aspects superficiels relatifs aux seuls chiffres qui sont disponibles et qui par ailleurs sont loin d'être complets. En fin de compte, cet article offre une autre lecture de la migration qui, au lieu d'être considérée comme un problème, doit plutôt constituer une opportunité pour encourager le développement au niveau macro comme local.

Bibliographie

Agence Nationale de la Statistique et de la Démographie, 5e Recensement Général de la Population et de L'habitat, (2023), (RGPH-5, 2023), rapport provisoire, 32 p
BAH Mahmoud, 1990. *Construire la Guinée après Sékou Touré*, Paris, L'Harmattan
D'AMATO Gianni et FIBBI Rosita, 2008, « Transnationalisme des migrants en Europe : une preuve par les faits », in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, N° 2, pp. 7-22.

DE JONG Gordon F., 2000, « Expectations, Gender, and Norms in Migration Decision-making », in *Population Studies*, N° 3, Janvier 2000, pp. 307-319.

DIALLO Papa I., 2009. *Les Guinéens de Dakar : migration et intégration en Afrique de l'Ouest*, Paris, l'Harmattan

FANCHETTE Sylvie, 1999. « Migrations, intégration spatiale et formation d'une société peule dans le Fouladou (Haute Casamance, Sénégal) », In : *Figures Peules*, R. BOTTE, J. BOUTRAIS & J. SCHMITZ, pp. 165-192, Paris, Éditions Karthala

GIABICONI Dominique, 2012, *Le mariage dans la migration : cheminements migratoires des Polonaises en France*, Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille, Langues et sciences humaines, 336 p.

GUEBS Alice et ZUTTERLING Claire, 2021, *Gestion des migrations en Afrique de l'Ouest : Focus sur la Côte d'Ivoire et le Niger*, Groupe de Recherche et d'Information Sur la Paix et la Sécurité https://grip.org/wp-content/uploads/2021/01/EC_2021-01-18_FR_AG-CZ-Migrations-1.pdf

LEE Everett, 1966, « theory of migration », in *Demography*, N° 1, pp. 47-57.

LEFEBVRE Guillaume, 2003. « La ville africaine et ses immigrants : les Guinéens au Sénégal et à Dakar », In : *L'Afrique. Vulnérabilité et défis*, M. LESOURD, p. 159-198, Paris, Éditions du Temps

LESLIE Gerald R. et RICHARDSON Arthur H., 1961 « Life-Cycle, Career Pattern, and the Decision to Move », In *American Sociological Review*, N° 6, p. 894-902

MASSEY Douglas S., ARANGO Joaquin, HUGO Graeme., et al., 1993, « Theories of international migration: A review and appraisal », in *Population and Development*, N° 3, p. 431-466.
NDIAYE Alfred I., 2008, « Dakar et ses étrangers : la construction politique et sociale de la cohabitation communautaire », In *Le Sénégal des migrations, mobilités, identités et sociétés*, M.-C. DIOP, p. 409-431, CREPOS, KARTHALA, ONU-HABITAT.

Organisation internationale pour les migrations. (2019). Rapport sur la migration en Afrique, remettre en question le récit.

Organisation internationale pour les migrations. (2018). Migration au Sénégal, profil national.

PORTES Alejandro et SENSENBRENNER Julia, 1993, « Embeddedness and immigration : notes on the social determinants of economic action », in *American Journal of Sociology*, N° 6, pp. 1320-1350.

RAVENSTEIN Ernest G., 1889, « The laws of migration » in *Journal of the Royal Statistical Society*, N° 2, pp. 241-305.

SAFI Mirna, « Le processus d'intégration des immigrés en France : inégalités et segmentation », in *Revue française de sociologie*, 2006/1, N° 47, pp. 3-48.

SAFI Mirna, 2008, « Inter-mariage et intégration : les disparités des taux d'exogamie des immigrés en France ». In *Population*, 2008/2, N° 63, pp. 267-298.

SAYAD Abdelmalek, 1999. *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil

SJAASTAD Larry A., 1962, « The Costs and Returns of Human Migration ». In *Journal of Political Economy*, N° 5, pp. 80-93.

STARK Oded et BLOOM David E., 1985, « The new economics of labor migration » in *American Economic Review*, N° 2, pp. 173-178.

TRIBALAT Michèle, 2004, « Une estimation des populations d'origine étrangère en France en 1999 », in *Population*, n° 1, pp. 51-81.

VARRO Gabrielle, 1995. *Les Couples mixtes et leurs enfants en France et en Allemagne*, Paris, Armand Colin

WALDINGER Roger, 1993, « Le débat sur l'enclave ethnique : revue critique. », in *Revue européenne des migrations internationales*, N°2, pp. 15-29.